

Corpus sur la violence sociale au XXe et XXIe siècle

Consigne : Déterminez le type de violence évoqué par les différents extraits proposés et trouvez trois procédés par texte pour l'exprimer.

Elle parle à mi-voix, toute seule, comme à son habitude, penchée sur son écran. Paul lui a déjà envoyé trois textos. Elle n'aurait jamais cru ça de lui. Un crampon.

5 Elle se lève visiter le placard. Chocolat au lait, des chips, cacahuètes grillées salées, galette des rois de chez Dia pour 6 personnes, faux Nutella. La moitié de son salaire y passe. Il faut du gras. Même dans le sucré, il faut qu'il y ait du gras. Elle commence par le chocolat. Une plaquette devant son écran. Elle mange, sans se presser, sans non plus s'arrêter. Ça lui coûterait moins cher d'être au crack que de faire toutes ces crises de boulimie. Jusqu'à il y a un mois, elle voyait ces séances comme des montées de gourmandise malade. Et se faire vomir plusieurs fois dans la nuit lui paraissait l'unique
10 méthode pour manger tout en restant mince. Elle est mince. Elle n'a pas le choix : elle n'est pas spécialement jolie. Il faut au moins qu'elle ait de l'allure.

C'est Sophie, une meuf de son âge qui pige pour Grazia, qui a prononcé le mot boulimie, devant elle, une première fois. Elles étaient ensemble en voyage de presse à Seattle, dans un super hôtel : elles s'étaient retrouvées au petit déjeuner, devant le buffet.
15 En la voyant remplir son assiette plusieurs fois, Sophie avait eu un sourire entendu : « Tu te fais vomir ? Moi aussi. » Lydia n'avait pas eu le temps de nier, trop surprise pas la question. Sophie avait rigolé : « Deux boulimiques au self-service, toi et moi, on va s'éclater. » Et elles avaient organisé une attaque en règle, croissants, muffins, fromage et charcuterie. Il a quasiment fallu les sortir de la cantine en les tirant de là par les cheveux –
20 elles allaient aux chiottes se faire vomir entre deux plateaux. Boulimie. Jamais Lydia n'avait pensé à rapprocher ce qu'elle faisait dans l'intimité et ce mot. Boulimique. Merde. Il ne manquait plus que ça...

Virginie Despentes, *Vernon subutex* (Éditions Grasset, 2015).

On faisait les courses pour le week-end au supermarché. À un moment, elle a dit, va faire la queue pour le fromage pendant que je m'occupe de l'épicerie. Quand je suis revenu, le caddie était à moitié rempli de céréales, de biscuits, de sachets alimentaires en poudre et autres crèmes de dessert, j'ai dit, à quoi ça sert tout ça ? – Comment à quoi ça sert ? J'ai dit, à quoi ça rime tout ça ? Tu as des enfants Robert, ils aiment les Cruesli, ils aiment les Napolitains, les Kinder Bueno ils adorent, elle me présentait les paquets, j'ai dit, c'est absurde de les gaver de sucre et de gras, c'est absurde ce caddie, elle a dit, tu as acheté quels fromages ? – Un crottin de Chavignol et un morbier. Elle a crié, et pas de gruyère ? – J'ai oublié et je n'y retourne pas, il y a trop de monde. – Si tu ne dois acheter qu'un seul fromage, tu sais très bien que tu dois acheter du gruyère, qui mange du morbier à la maison ? Qui ? Moi, j'ai dit. – Depuis quand tu manges du morbier ? Qui veut manger du morbier ? J'ai dit, arrête Odile. – Qui aime cette merde de morbier ? ! Sous-entendu « à part ta mère », dernièrement ma mère avait trouvé un écrou dans un morbier, j'ai dit, tu hurles Odile. Elle a brutalisé le caddie et y a jeté trois tablettes groupées de Milka au lait. J'ai pris les tablettes et les ai remises dans le rayon. Elle les a remises encore plus vite dans le caddie. J'ai dit, je me tire. Elle a répondu, mais tire-toi, tire-toi, tu ne sais dire que je me tire, c'est ta seule réponse, dès que tu es à court d'arguments tu dis je me tire, il y a tout de suite cette menace grotesque. C'est vrai que je dis souvent je me tire, je reconnais que je le dis, mais je ne vois pas comment je pourrais ne pas le dire, quand c'est la seule envie qui me vient, quand je ne vois pas d'autre issue que la désertion immédiate, mais je reconnais aussi que je le profère sous forme, oui, d'ultimatum. Bon, tu as fini tes courses, je dis à Odile en poussant d'un coup sec le caddie vers l'avant, on n'a plus d'autres conneries à acheter ? – Mais comment tu me parles ! Est-ce que tu réalises comment tu me parles ! Je dis, avance. Avance ! Rien ne m'agace plus que ces froissements subits, où tout s'arrête, où tout se pétrifie. Évidemment je pourrais dire, excuse-moi. Pas une seule fois, il faudrait que je le dise deux fois, avec le bon ton. Si je disais, excuse-moi deux fois avec le bon ton, on pourrait repartir à peu près normalement dans la journée, sauf que je n'ai aucune envie, aucune possibilité physiologique de dire ces mots quand elle s'arrête au milieu d'une travée de condiments avec un air ébahi d'outrage et de malheur. Avance Odile s'il te plaît, je dis d'une voix modérée, j'ai chaud et j'ai un article à finir. Excuse-toi, dit-elle. Si elle disait excuse-toi avec un timbre normal, je pourrais obtempérer, mais elle susurre, elle confère à sa voix une inflexion blanche, atonale, par-dessus laquelle je ne peux pas passer. [...] Elle a disparu de ma vue. Les gens me regardent. J'empoigne le caddie et je file vers le fond du magasin, je ne la vois pas (elle a toujours eu le don de disparaître, même en situation agréable), je crie, Odile ! Je vais vers les boissons, personne : Odile ! Odile ! Je sens bien que j'inquiète les gens autour de moi mais ça m'est complètement égal, je sillonne les travées avec le caddie, je déteste ces supermarchés, et soudain je la vois, dans la queue des fromages, une queue encore plus longue que celle de tout à l'heure, elle s'est remise dans la queue des fromages ! Odile, je dis, une fois à sa hauteur, je m'exprime avec mesure, Odile tu en as pour vingt minutes avant d'être servie, partons d'ici et nous achèterons le gruyère ailleurs. Aucune réponse. Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle farfouille dans le caddie et reprend le morbier. Tu ne vas pas rendre le morbier ? je dis. – Si.

Yasmina Réza, *Heureux les heureux* (Editions Flammarion, 2013).

Claude¹ marche dans les rues de Neuilly à grands pas, s'éloignant le plus vite qu'il peut de cette maison, de ces gens, de cette famille dont il mesure la folie, la méchanceté, le pouvoir aussi, parce qu'ils ont de l'argent, ils sont libres. Est-ce que je dois accepter de me faire cracher dessus par ce révolutionnaire de salon ce fils à papa c'est facile pour lui de faire des films des bides des Godard il s'en fout de perdre du fric papa sera toujours là pour laisser une valise de dollars avant de repartir dans ses champs de pétrole toujours un émir pour lui laisser un chèque de la Ligue arabe au bar du Plaza moi l'argent je le gagne avec la recette de mes films et je le claque pas en bouteilles de haut-brion et en voyages à New York en première je compte moi je compte pour assurer l'avenir de mes fils éventuellement de leur mère si elle revient si elle quitte son amant ce qu'elle a promis de faire comment la croire j'ai tant de fois été trahi je dois devenir méchant riche faire des films n'importe lesquels mais des films qui rapportent je ne sais rien faire d'autre que des films bons ou mauvais je ne connais pas d'autre métier que le cinéma je dois prendre des risques c'est un métier de risques je déteste prendre des risques c'est contre ma nature je me force je me force toujours va savoir pourquoi je ne suis pas magnifique insolent grand seigneur Solal pourquoi je suis Adrien Deume juif indigne pourquoi je n'ai pas d'argent et pas d'humour pas cet humour ravageur qui les fait tellement mouiller ces connes ma sœur en tête ma femme et les autres femmes toutes Anne-Marie Anne-Marie il faut que tu reviennes Anne-Marie ça suffit assez d'échecs assez de défaites je vais gagner du fric et te reprendre et ce fric je vais aller le chercher dans la merde dans les films de merde dans ce qui me débecte le plus parce que c'est là où est le public l'autre salopard qui me parle de ses films difficiles ce qui est vraiment difficile dans le cinéma c'est d'aller chercher l'argent là où il est ça c'est difficile très difficile de faire ces films que personne ne veut faire et que le public attend des films pornos des films comiques avec les Charlots parce que c'est ça que les gens veulent voir et pas Jean-Pierre Léaud pas Juliet Berto c'est les Charlots c'est de Funès il faut faire des films avec les Charlots je vais faire des films vulgaires encore plus vulgaires que les autres et j'emmerde le bon goût de la famille Rassam c'est décidé c'est parti je vais en faire du fric et du fric et avec ce fric j'en ferai des films intelligents et difficiles des films comme il faut pour aller à Cannes recevoir les grands prix les honneurs facile très facile de faire ces films difficiles.

Il appelle Zidi, il rencontre Fechner, une nouvelle vie commence. Et pour Jean-Pierre aussi, qui est libre, détaché de celui dont il n'était que le beau-frère, le voilà animé d'un nouveau désir de vaincre, d'écraser. Un homme peut avoir envie de réussir et descendre très bas, encore plus bas, il y a toujours un moment où il rencontre physiquement la limite de ses capacités d'abjection, toujours un moment où il touche le fond de son dégoût, et c'est à ce moment-là qu'il identifie les fondements de sa morale. Les principes où ceux de Rassam commencent : ils feront tout à l'inverse de l'autre, moins par goût que par défi.

Christophe Donner, *Quiconque exerce ce métier stupide mérite tout ce qui lui arrive*
(Éditions Grasset, 2014).

1 Il s'agit de Claude Berri. (Démiurges au centre de l'intrigue, un trio de meilleurs amis qui vont devenir beaux-frères ennemis : Jean-Pierre Rassam, Claude Berri, Maurice Pialat. La sœur du premier, Anne-Marie, épouse le deuxième, dont la sœur, Arlette, vit avec le troisième. Ils ne vieilliront pas ensemble.)

Jusqu'à sa dernière heure, dans ce mouvoir de grande banlieue, à la lisière des premiers champs, jouxtant un casse de véhicules accidentés, elle se rappellera la fraîcheur montant des eaux du canal, la brûlure des orties dans le terrain vague bordant la berge, l'appel d'un grillon lui vrillant les tympans, les cailloux roulant sous ses reins tandis
5 qu'il s'affalait sur elle, et, entre leurs cheveux mêlés, les myriades d'étoiles du solstice d'été, ce brasillement céleste qu'en ses ultimes instants, dans le clair-obscur de la chambre balayée de loin en loin par les phares d'ambulances ou de voitures de police sur la nationale proche, elle percevra encore derrière ses paupières mi-closes.

10 C'est aussi le même feu aux joues, la même coulée de glace dans le reste du corps.

Il lui mord la bouche. Dans l'haleine de fumeur qui l'écoeure elle décèle un goût de sel : elle saigne en haut, en bas. En soufflant il lui demande si elle a déjà... Déjà quoi ?... Il grogne des mots qu'elle ne comprend pas, l'écartèle davantage, la pilonne, pantelante, abandonnée, une de ses mains battant l'air puis agrippant un nid de ronces, de l'autre se
15 masquant les yeux pour ne pas voir, ne pas savoir ce qui lui arrive.

Il s'est retiré. Elle est secouée de sanglots secs, sans larmes. Il la couvre çà et là de baisers économes. On dirait qu'il veut ainsi cautériser une plaie en elle. L'interroge : Tu as bien voulu ? Je ne t'ai pas obligée ? De la tête elle fait ni oui ni non. Toute sa vie elle répondra par ce hochement entre acquiescement et dénégation. Jusque devant le maire
20 où il aura passé pour un consentement.

Un souffle, un froissement de feuilles, c'est un chien roux, frétilant, langue pendante, qui vient les flairer. Ils se redressent, découvrent le maître du corniaud qui siffle la bête puis, après une dernière bouffée, lance son mégot embrasé dans l'eau noire. Il les a aperçus et leur crie : Ça va, les amoureux ? – tandis que le chien file en éclaireur sur le
25 chemin de halage en direction de l'écluse.

Debout, rajustés, ils entendent le ferraillement de la dernière micheline sur le pont.

Je te raccompagne, décide-t-il en consultant sa montre.

Elle lui emboîte le pas.

Après quoi elle n'aura cessé de le suivre, sauf, sept décennies plus tard, empêchée
30 de l'escorter jusqu'au cimetière alors qu'elle-même, Ignorant qu'il n'était plus, gisait, incapable de demander de ses nouvelles, sur ce qui serait sous peu son lit de mort.

Claude Durand, *M'man* (Éditions Fayard, 2015)

Il est 7 h 44, je suis sur le quai de la station Stalingrad. Une patrouille de quatre militaires vient de s'arrêter à côté de moi. Je ferme les yeux et j'essaye de penser à une chose belle : je revois ma maison d'enfance, son jardin gonflé de fleurs (hortensias, lilas, marguerites), ses volets bleus bordés de rouille et ses murs écaillés par le sel de l'océan.

5 Je rouvre les yeux : l'un des militaires a son fusil calé dans le pli de son coude, le canon orienté vers mon ventre. Il suffit que l'un d'eux soit pris d'un coup de folie et nous voilà tous morts. Je recule d'un mètre. Une odeur de caoutchouc et de métal brûlé envahit la station, suivie d'un son aigu, perçant, produit par le frottement des roues contre les rails.

10 Le sol tremble un peu. Je voudrais ordonner à ce militaire d'arrêter de pointer son arme dans ma direction mais je n'ose pas lui adresser la parole ; je ne veux pas entrer en conflit avec l'autorité, encore moins avec des individus pourvus d'armes de guerre. Qui sait ce qui pourrait advenir : ils ont l'air tout aussi nerveux que moi.

Décharge ton arme, je voudrais crier. Décharge ton arme, ne m'humilie pas.

La rame entre en station et défile devant mes yeux, elle s'arrête, les portes

15 s'ouvrent. Des dizaines de gens disparaissent dans la contradiction de la foule. Tant de gens que je ne connaîtrai pas. Tant de gens que je ne reverrai pas. J'attends que le wagon se vide puis je monte. Les militaires restent à quai – soulagement. On me bouscule. Tous les sièges du wagon sont occupés. Je me positionne à proximité d'une barre pour me retenir de chuter en cas de freinage brutal.

20 Je dévisage, on me dévisage. Les souffles se mêlent ; les corps se touchent. Cette intimité forcée est une épreuve. [...] Je tâte mes poches. Une forme rectangulaire se dessine sous mes doigts. Ce n'est pas un livre ; c'est mon téléphone. Je croyais avoir emporté un livre ce matin. J'ai eu tort.

La rame se met en mouvement. Les regards sont éteints et les yeux sont cernés. À

25 ma gauche – la pointe de ses cheveux effleure mon coude, son parfum est acide – une femme entre vingt-cinq et trente-cinq ans (je ne saurais donner un chiffre exact) est happée par l'écran de son téléphone. Ses pupilles errent de gauche à droite, sans jamais s'arrêter, le pouce de sa main droite va et vient sur la surface de son appareil avec nervosité, mais de manière fluide. Je suis presque émue par cette symbiose de l'humain

30 et de la machine – le terme « émotion » n'est peut-être pas le bon terme : c'est plutôt de l'ordre d'une inlassable surprise. Je plisse les yeux et je fixe son écran (elle est petite et ainsi je peux déchiffrer les nouvelles par-dessus son épaule). Je lis *La bataille fait rage. Les civils sont massacrés. Il s'agirait d'une question d'heures avant la reprise de la ville par le régime. Les familles sont prises au piège. Les enfants sont tués dans les rues. Tous les hôpitaux sont détruits. Impossible de ramasser les cadavres. Impossible de s'échapper. Les rues sont des tombeaux à ciel ouvert. Le déluge des bombes et de l'artillerie lourde est incessant. C'est la phase finale de la guerre.* [...]

35

Ce déferlement journalier de meurtres de masse me choque toujours un peu, mais beaucoup moins qu'avant. Les efforts fournis pour m'y habituer commencent à porter leurs

40 fruits : la vie doit reprendre son cours et nous devons marcher sur les morts. Je veux dire que nous avons le devoir de continuer à vivre, et à vivre bien, naturellement. Si nous ne marchons pas sur les morts, les morts nous marcheront dessus. Et alors, nous succomberons au désespoir.

Frederika Amalia Finkelstein. *Survivre* (Éditions Gallimard, 2017).

Ma résurrection a commencé à Paris, dans le quartier des attentats, le jour d'un pic de pollution aux particules fines. J'avais emmené ma fille dans un néo-bistrot nommé Jouvence. Elle mangeait une assiette de saucisson de bellota et je buvais un Hendrick's tonic concombre. Nous avons perdu l'habitude de nous parler depuis l'invention du smartphone. Elle consultait ses WhatsApp pendant que je suivais des top-models sur Instagram. Je lui ai demandé ce qu'elle aimerait le plus comme cadeau d'anniversaire. Elle m'a répondu : «Un selfie avec Robert Pattinson.» Ma première réaction fut l'effarement. Mais à bien y réfléchir, dans mon métier d'animateur de télévision, je réclame aussi des selfies. Un type qui interroge des acteurs, des chanteurs, des sportifs et des hommes politiques devant des caméras ne fait rien d'autre que de longues prises de vue à côté de personnalités plus intéressantes que lui. D'ailleurs, quand je sors dans la rue, les passants me réclament une photo en leur compagnie sur leur téléphone, et si j'accepte volontiers, c'est parce que je viens d'accomplir exactement la même démarche sur mon plateau entouré de projecteurs. Nous menons tous la même non-vie ; nous voulons briller dans la lumière des autres. L'homme moderne est un amas de 75 000 milliards de cellules qui cherchent à être converties en pixels.

Le selfie exhibé sur les réseaux sociaux est la nouvelle idéologie de notre temps : ce que l'écrivain italien Andrea Inglese appelle «l'unique passion légitime, celle de l'autopromotion permanente». Il existe une hiérarchie aristocratique édictée par le selfie. Les selfies solitaires, où l'on s'exhibe devant un monument ou un paysage, ont une signification : je suis allé dans cet endroit et pas toi. Le selfie est un curriculum visuel, une e-carte de visite, un marche-pied social. Le selfie à côté d'une célébrité est plus lourd de sens. Le selfiste cherche à prouver qu'il a rencontré quelqu'un de plus connu que son voisin. Personne ne demande de selfie à un anonyme, sauf s'il a une originalité physique : nain, hydrocéphale, homme-éléphant ou grand brûlé. Le selfie est une déclaration d'amour mais pas seulement : il est aussi une preuve d'identité («the medium is the message», avait prédit McLuhan sans imaginer que tout le monde deviendrait un medium). Si je poste un selfie à côté de Marion Cotillard, je n'exprime pas la même chose que si je m'immortalise avec Amélie Nothomb. Le selfie permet de se présenter : regardez comme je suis beau devant ce monument, avec cette personne, dans ce pays, sur cette plage, en plus je vous tire la langue. Vous me connaissez mieux à présent : je suis allongé au soleil, je pose le doigt sur l'antenne de la tour Eiffel, j'empêche la tour de Pise de tomber, je voyage, je ne me prends pas au sérieux, j'existe parce que j'ai croisé une célébrité. Le selfie est une tentative pour s'approprier une notoriété supérieure, pour crever la bulle de l'aristocratie. Le selfie est un communisme : il est l'arme du fantassin dans la guerre du glamour. On ne pose pas à côté de n'importe qui : on veut que la personnalité de l'autre déteigne sur soi. La photo avec un «people» est une forme de cannibalisme : elle engloutit l'aura de la star. Elle me fait entrer dans une orbite nouvelle. Le selfie est le langage nouveau d'une époque narcissique : il remplace le cogito cartésien. «Je pense donc je suis» devient «Je pose donc je suis».

Frédéric Beigbeder, *Une Vie sans fin* (Éditions Grasset, 2018)

Ses parents avaient hésité sur le prénom: sa mère aurait voulu Martine mais son père trouvait que « Martine » était le nom d'une héroïne de bande dessinée aimée par les pédophiles parce qu'on voyait souvent apparaître sa culotte blanche sous une jupe courte. Et son père aurait voulu Violette mais sa mère trouvait que dans « Violette » il y avait le mot « viol » et que « c'était quand même quelque chose de violent, un mot comme ça dans un prénom ».

Ce fut donc Alice. [...]

Séverine était apparue dans la vie d'Alice quand Alice avait eu huit ans. À ce moment-là, Alice habitait avec ses parents dans un petit appartement deux chambres, quatre-vingts mètres carrés dans la rue des Combattants. Un petit appartement au premier étage, sans ascenseur, situé au-dessus d'un salon de coiffure qui s'appelait *Planet Hair* et qui coiffait pour 15 ou 20 euros les hommes et les femmes de la rue des Combattants. La mère d'Alice ne travaillait plus. Elle avait été vendeuse dans une supérette pendant une dizaine d'années et puis la supérette avait dû fermer à cause d'un problème de rentabilité de la franchise et elle n'avait plus retrouvé de travail.

Jamais.

Alors, la mère d'Alice était restée dans le petit appartement, à faire un peu de ménage, à faire quelques courses pour le dîner du soir, à lire dans des magazines féminins des articles sur la dépression et le burn-out et à se demander si, peut-être, elle aussi n'était pas atteinte d'une dépression ou d'un burn-out et à conclure que, peut-être, elle était « légèrement dépressive ».

Dans ce petit appartement, une fois le ménage, les courses faites et les articles lus, elle attendait qu'Alice rentre de l'école et, quand elle était rentrée, elle lui posait invariablement la même question: « Ta journée s'est bien passée? » Alice répondait toujours: « Oui oui, super! » et puis elle allait dans sa chambre où elle s'asseyait sur son lit, sous un poster de Kim Wilde.

Sous un poster de Kim Wilde parce qu'elle adorait la chanson: *Kids in America*.

Sa mère était étonnée que sa fille aime tant cette chanson, au point de parfois l'écouter trois ou quatre fois d'affilée. Alice ne savait pas vraiment pourquoi elle l'aimait, Kim Wilde, elle finirait par le découvrir, mais ce serait des années plus tard, lorsque le désespoir frapperait ses trois coups, trois coups lourds et sinistres, à la porte de ses quarante-cinq ans.

Thomas Gunzig, *Feel good* (© Éditions Au diable vauvert, 2019).

Fer brûlé et plastique fondu. La première impression après avoir passé les portes de l'atelier, c'est l'odeur.

Odeur. Bruits. Couleurs. Les opérateurs portent un polo gris identique à celui qu'on a donné à Thomas ce soir lors de son bref passage aux ressources humaines. Le gris désigne sa fonction : opérateur. Une fonction pour lui encore aussi indécise que l'est la couleur grise. L'homme qui marche devant lui s'appelle Romuald. Son polo est rouge, la couleur du chef d'atelier, la couleur du pouvoir.

- C'est ta ligne de production. L'atelier C.

L'atelier C est moins une ligne qu'un damier. Des îlots de machines toutes identiques reliés entre eux par des allées. L'atelier ne correspond pas à l'idée que Thomas s'en était fait. Il s'était figuré une suite de postes placés le long d'une chaîne se déroulant sous le haut plafond d'un hangar, une alternance de mouvements et d'arrêts, le fracas des tôles frappées. Mais cette usine-là a disparu depuis longtemps. Elle appartient à la vieille époque des syndicats et des grèves générales, celle de Chaplin. Thomas se penche sur la première machine que Romuald lui présente. Si elle existe, cette usine de film et de roman, c'est à l'intérieur des machines. Des centaines de pièces filent sur des courroies, des bras mécaniques les emboîtent, les soudent à une vitesse qui empêchent de saisir l'ordre et la nature de ces opérations. La machine vit toute seule.

- Elle s'appelle Miranda. Comme presque toutes les autres.

Tout en parlant, Romuald se dirige vers une autre unité. Un écran digital devant lequel Mehdi s'active, prenant à peine le temps d'un coup d'œil crispé en direction de Thomas, un coup d'œil sans affect, qui le gêne.

- Regarde, Miranda vient de cracher.

Mehdi décharge un plateau de plastique noir rempli de pièces pareilles à celles que Romuald sort de sa poche. Deux petits objets qu'il écarte l'un de l'autre et expose dans la paume de sa main comme des diamants. L'un serti de deux minuscules rouleaux de cuivre. L'autre, vierge.

- Ce qu'on fait, c'est des stators. Deux bobines de cuivre insérées sur un châssis en aluminium.

Le châssis, Thomas le devine, c'est cet hexagone de métal de la grandeur et de l'épaisseur d'un ongle, muni de deux tiges centrales sur lesquelles doivent venir se ficher les bobines de cuivre.

- Ça sert à quoi ?

- Même moi, je sais pas trop. Ça va dans des moteurs, je crois.

- De voiture ?

Mais Romuald est déjà passé à autre chose, commentant dans le bruit de l'atelier, le processus de production. Une alarme retentit, stridente. Romuald ne ragti pas et laisse Mehdi s'affairer. Il résume.

- T'as trois opérations à faire. Recharger le réservoir de châssis, recharger le réservoir de bobines, décharger les plateaux de stator. Voilà.

Voilà. Romuald n'en dit pas plus. Il évite le regard de Thomas, se tapotant la cuisse, se donnant l'air d'un homme qui perdrait moins son temps s'il était ailleurs. Thomas songe qu'à l'exception de l'odeur, du bruit et des couleurs, l'usine est aussi irréelle que s'il la visitait en rêve.

Me Susane avait toujours dit ou laissé entendre à Sharon qu'elle préférait savoir celle-ci s'occupant paisiblement de ses enfants, les aidant dans leurs leçons et pensant judicieusement à leur lendemain que de la trouver chez elle à une heure tardive.

5 Cela me gêne, n'osait lui dire Me Susane, que vous jugiez indispensable de récupérer une baignoire dans laquelle je ne me plonge jamais, de laver chaque semaine des vitres propres au travers desquelles, du reste, mon regard ne se porte guère, et des wc que je nettoie scrupuleusement chaque jour afin que vous n'ayez jamais à souffrir du moindre contact avec mon intimité, oui, n'osait lui dire Me Susane, cela me gêne grandement que vous preniez à la lettre mon souhait d'employer quelqu'un qui veille sur mon intérieur et
10 que, par honnêteté, vous trouviez le moyen de passer des heures à parfaire maniaquement ce que j'ai déjà accompli par décence, par pudeur, cela me gêne, oui, ne pouvait dire à Sharon Me Susane qui n'avait jamais éprouvé jusqu'alors le besoin d'avoir une femme de ménage, qui avouait même, contre un tel besoin, une indéniable prévention.

15 Sharon, je vous emploie par militantisme, pour vous aider et favoriser une cause que je défends, aussi n'est-il pas nécessaire que vous vous montriez envers moi scrupuleuse, probe, irréprochable, comme si vous pouviez craindre que je ne sois pas satisfaite de vous, je le serai toujours, Sharon, puisqu'à la vérité je ne vous demande rien, ne lui disait pas Me Susane, par décence encore, bien que d'une autre nature.

20 Son cœur surpris ne s'était pas apaisé lorsque Sharon vint à sa rencontre dans le couloir.

Me Susane lui donna, selon son habitude, une brève accolade, elle sentit son cœur cogner contre la poitrine muette, tranquille, imperturbable de Sharon qui jamais ne manifestait physiquement, toujours forte, fataliste et gaie, que sa vie pût être plus difficile
25 que celle de Me Susane.

Même, il semblait parfois à celle-ci que Sharon la plaignait.

En tout cas Me Susane avait réussi à faire de cette supposition un motif de plaisanterie lorsqu'on l'invitait à dîner et qu'elle devait, se disait-elle, payer son écot de
bonnes histoires, elle-même ne recevant pas.

30 Elle lançait alors, enflammée et cynique, gouailleuse et affligée :

— Figurez-vous que ma Sharon ne m'envie pas du tout, bien au contraire !

Et ses amis riaient puis prenaient un air grave pour tenter d'analyser les raisons qui empêchaient Sharon de se rendre compte à quel point Me Susane la devançait sur le plan
du bonheur, qui empêchaient Sharon de comprendre qu'elle aurait dû aspirer à être Me
35 Susane plutôt qu'elle-même, Mauricienne sans titre de séjour, dotée mais encombrée aussi de deux enfants à l'avenir bien incertain et d'un époux dont Me Susane entrevoyait la profonde déprime.

Marie N'Diaye, *La Vengeance m'appartient*, (Éditions Gallimard, 2021).